

I. Un autre monde

Les beaux soirs de printemps, les amis de la Compagnie de l'Arbre creux aiment se réunir sur la terrasse aménagée devant les terriers de Médard et Armelle, entre les racines tordues du gros arbre.

Ils regardent tomber le soir et s'allumer les premières étoiles, une à une dans le ciel.

Ils font parfois un grand feu dont les étincelles montent vers la lune. Les enfants, fatigués d'avoir fait les fous toute la journée, se nichent contre les adultes et il arrive qu'ils s'endorment là, tranquilles, tout enveloppés de douceur et de tendresse.

Les adultes bavardent entre eux et se racontent leurs souvenirs. Parmi les récits préférés des enfants, il y a celui des débuts de l'occupation de l'Arbre creux, l'arrivée de Médard, d'Armelle et puis de tous les autres.

Donc, en ce temps-là, Médard, qui était solitaire, était parti à la cueillette de champignons dont il est très friand. Tout occupé par ses recherches, il s'était aventuré bien trop près du monde des hommes, bien trop près de la ferme. Avec son t-shirt jaune, il était très visible et de loin. Aussi, ce qui devait arriver arriva et deux chiens de garde, hargneux et tenaces, l'avaient pris en chasse...

– J'ai eu très peur ! J'ai couru à perdre haleine, les chiens sur mes talons. J'ai perdu mon panier et mes champignons. J'ai bien cru

que j'allais mourir, dévoré par ces deux monstres noirs et pleins de dents.

À ces mots, les enfants se serrent plus fort contre leurs parents. Ils connaissent l'histoire presque par cœur, et savent qu'elle finit bien, mais à chaque fois l'émotion est trop forte, leur cœur s'emballe, il leur semble entendre les chiens se rapprocher et sentir leur haleine dans leur dos.

– Je perdais du terrain, mes forces me quittaient. J'allais abandonner quand, soudain, l'entrée d'un terrier obscur s'est ouverte devant moi. Elle semblait étroite, trop pour les chiens et, sans réfléchir, je m'y suis engouffré. Les chiens, en effet, n'ont pas su m'y suivre. Le terrier était sombre, long, pentu. Si pentu que j'ai glissé, tête la première, comme sur un toboggan fou, et je suis arrivé ici, dans la mer de fougères. J'étais sauvé.

– Mais Médard ! Raconte un peu ce que tu faisais là, tout seul, à la lisière du bois, avec ton t-shirt jaune qui se voyait de loin et si près du fermier, de ses chiens, des chasseurs, peut-être... Tu ne savais pas que c'était terriblement dangereux ? Que les hommes sont terriblement dangereux ? demande Hermelin, étonné.

– C'est vrai ça, ajoute Pitirus, si on faisait la même chose, tu nous gronderais ! Que faisais-tu là et d'où venais-tu ?

– Ah, les enfants ! C'est toute une histoire...

Et les enfants, curieux de cette histoire qu'ils ne connaissent pas, se rapprochent de Médard.

Les grands se taisent, intéressés aussi par ce mystère...

– Vous êtes tous nés dans les bois, les plus jeunes ici, bien à l'abri dans notre clairière, les autres, plus loin mais dans la nature.

Le début de ma vie a été bien différent. Aucun d'entre vous n'a idée de ce que ce pouvait être, là où je suis né...

– Tu es né dans un autre pays ? s'étonne Pyxar.

– Dans un pays froid ? Il y a des renards dans les pays froids ? demandent les petits castors.

– Dans un pays chaud ? Il y a des renards, dans les pays chauds ? ajoutent les petits écureuils.

– Oui, il y a des renards dans les pays froids, dans les pays chauds aussi mais je ne suis pas né dans un autre pays, je suis né **DANS UN AUTRE MONDE.**

– **DANS UN AUTRE MONDE !** s'exclament ensemble des petites et des grosses voix.

– Oui, dans un autre monde... les yeux verts de Médard regardent au loin.

On dirait qu'il perçoit des images que personne d'autre ne voit.

– Je suis né renard de ville...

– **RENARD DE VILLE ?** Il y a des renards, en ville ? Et puis qu'est-ce que c'est au juste, la ville ?

– La ville, c'est le monde des humains. Beaucoup, beaucoup d'humains y vivent. Ils grouillent, il y en a partout. Il y a des routes, des rues, des ruelles et ça sent les gaz des voitures qui passent à grand bruit. Il y a de hauts bâtiments qui cachent le soleil. C'est un monde gris, de béton, de barrières. Heureusement, il reste toujours des endroits où la nature persiste : des parcs, des

jardins, et aussi des terrains vagues. Mais il faut être prudent pour passer de l'un à l'autre. Le danger est partout, il faut se cacher, raser les murs, ne pas sortir de l'ombre.



– Mais c'est horrible, ce monde-là, soupire Macadamia.

– Ce n'est pas horrible. J'y étais habitué. Je connaissais les règles de la vie en ville. J'aimais bien me faufiler partout. Je connaissais tous les recoins de mon territoire. Le soir, je m'aventurais même dans des avenues éclairées. Je regardais les vitrines. J'aimais la mode, figurez-vous, les vêtements pleins de couleurs, les looks branchés.



– Et que trouvais-tu à manger, là-bas ? s'inquiète Armelle, la gourmande. Pas de noisettes, pas de myrtilles et pas de framboises...

– Si, il y avait des framboises, un tout petit peu, dans les jardins. Il y avait aussi des noisettes dans certains parcs, et même des noix et des châtaignes. Ça ne suffisait pas, mais il y avait mieux. Il y avait LES POUBELLES des hommes. Et dans les poubelles des hommes, on dénichait beaucoup de nourriture. Ce que je préférais, c'étaient les pizzas. J'avais découvert, dans la cour d'un petit restaurant, un fast-food comme ils disent, des poubelles extraordinaires.

À ce souvenir, Médard salive.

– Les pizzas étaient mon menu préféré. Mais il y avait aussi des restes de hamburgers, des frites froides, de la crème glacée fondue... Oh, ces pizzas ! Quand je tombais sur un morceau de pizza aux champignons, ma préférée, je filais en douce la savourer dans un coin caché, j'étais presque au paradis.

– Un jour, moi aussi, j'ai fait un petit voyage en ville... oh, pas en centre-ville, plutôt en banlieue. C'était pour rendre visite à des cousins qui vivaient dans un grand jardin. Et j'y ai même goûté un morceau de pizza, ajoute Rusti.

– Et alors ? C'était une pizza aux champignons, celle que je préfère ? C'était bon ?

– Pas terrible, je dois dire. C'était gras, et lourd sur l'estomac. Je n'aime pas la pizza...

– Alors, c'est qu'elle n'était pas aux champignons... soupire Médard.

– Je suis certain que si on mange de la pizza tous les jours, on devient gras et lourd, insiste Rusti...

– Hé bien, je dois avouer qu'à force de fréquenter la poubelle du fast-food, j'avais un peu grossi, j'avais le ventre trop rond, et je devenais trop mou. Je ne suis pas le genre de renard à voler des poules, dénicher des petits oiseaux, traquer les souris. Pour la recherche de pizzas, surtout quand on connaît l'adresse, pas besoin de faire beaucoup de sport.

J'étais devenu un peu gros et un peu mou, c'est vrai... et, un jour, ça m'a joué un vilain tour...



– Oh, raconte, allez, raconte ce vilain tour, le supplient tous les adultes qui ont bien du mal à imaginer ce coquet de Médard, à la ligne impeccable de coureur des bois, avec de l'embonpoint. Médard soupire. Il regarde ses amis dont les yeux brillent dans la nuit. On distingue à peine les enfants qui se sont tous endormis, l'un après l'autre, pendant son récit.

– Il est déjà bien tard, je vous raconterai la suite demain, dit Médard. Je vais aller dormir avec mes souvenirs, je rêverai peut-être de ma jeunesse trop facile de jeune renard des rues...

Léonard, se lève en même temps que lui et lui tapote l'épaule. Lui non plus ne sait pas d'où vient Médard, et il ne connaît rien de cet AUTRE MONDE dont il parle. Il comprend seulement que c'était tout différent de la clairière enchantée où ils sont si bien et que, ce soir, Médard est un peu nostalgique et a sans doute besoin de réconfort.

II

Coup de théâtre

Pendant toute la journée du lendemain, tout le monde vaque à ses occupations mais en pensant au récit de Médard.

À part Rusti qui en a une petite idée, personne ne sait ce qu'est une ville.

Médard en a fait une description qui laisse une impression bizarre. L'asphalte et le ciment ne font envie à personne, mais ce monde éclairé la nuit et où une nourriture étrange semble facilement disponible pique la curiosité.

Ce sont surtout Hermelin, Perlin et Pyxar, les ados de la Compagnie, qui se prennent à rêver de ville et de vie facile.

Les adultes sont beaucoup moins tentés, ils aiment leur clairière, leurs bois, ce monde paisible qu'ils ont découvert après leur vie précédente, bien plus risquée, mais ils sont curieux de connaître la suite de l'histoire. Ils sont tout étonnés de découvrir ce jeune Médard qui ressemble si peu à l'ami qu'ils croient connaître.

Les enfants sont impatients d'entendre la suite d'une histoire qui s'annonce à rebondissements. Qu'est-il arrivé à Médard ?

La journée semble bien longue à tous, aussi, le rassemblement du soir a lieu plus tôt que d'habitude, quand le soleil n'est pas encore couché. Seul Médard n'est pas au rendez-vous.

En l'attendant, les commentaires fusent. Les uns pensent que

Médard doit être bien content d'avoir quitté la ville, d'autres qu'il doit regretter son insouciance d'alors. Mais personne n'arrive à deviner ce qui a bien pu se produire pour que la vie de Médard change à ce point.

Et Médard arrive enfin, comme une star qui ménage ses effets. Aussitôt, tout le monde se tait et tend l'oreille. Les enfants se rapprochent autant qu'ils peuvent, serrés les uns contre les autres. Médard toussote pour s'éclaircir la voix.

– J'étais donc un adolescent qui vivait sans se préoccuper du lendemain. J'habitais ici, ou là, jamais pour très longtemps. Dans un terrier abandonné, dans une cave d'un bâtiment désaffecté, sous des décombres. Je n'étais pas SDF puisque j'avais toujours un abri, mais je ne les aménageais pas, je vivais dehors toute la nuit. J'aimais les rues éclairées, même quand personne n'y passe, et leurs vitrines brillantes et colorées. J'aimais les t-shirts branchés et les photos des mannequins sur les affiches. J'aimais la musique, la douce qui s'échappait des maisons ou la bruyante des endroits où les humains se rassemblent pour danser. J'aimais les pizzas froides aux champignons. J'avais peu d'amis, je n'en avais pas besoin, je me sentais libre.

Les yeux écarquillés des ados brillent, pleins d'étoiles.

– J'avais peu d'amis parce que j'étais différent d'eux. Je ne courais pas après les poules, je ne songeais pas à chasser. Les autres volaient leur nourriture et les humains étaient furieux contre eux, mais ils ne pouvaient pas grand-chose, les renards sont vifs et agiles, surtout quand ils sont entraînés à voler et à fuir. Mais les relations entre les deux mondes étaient tendues et mon intuition me disait que tout cela allait mal finir. Il y avait déjà eu des cas de disparition de renards, certains avaient mangé de la viande empoisonnée et en étaient morts, d'autres avaient été

blessés dans des pièges cruels. Je me méfiais.

Les petits frissonnaient de peur mais n'en étaient que plus curieux encore.

– Je me doutais que les humains étaient entrés en guerre contre le monde sauvage incrusté dans la ville. J'ai trouvé et enterré des boulettes empoisonnées. J'ai délivré une renarde prise au piège. J'ai découvert de jeunes renards pour lesquels j'arrivais trop tard...

Il faut dire aussi qu'il y avait de plus en plus de renards, ils venaient de la forêt où ils n'avaient pas trouvé de territoire, où la nourriture était difficile à se procurer. Ceux-là étaient maigres, pleins de puces, estropiés parfois. Ils faisaient peur aux hommes... Un jour, ou plutôt un soir comme aujourd'hui, il avait fait bon toute la journée, il régnait une ambiance particulière. Le printemps, en ville, est juste merveilleux, presque une fête. Le parfum des fleurs faisait tourner la tête et, chose exceptionnelle, la ville était envahie d'odeurs alléchantes. Viande grillée, poulet rôti, poisson frais et même PIZZA ! Et ces odeurs ne venaient pas des cuisines ou des fast-food, elles étaient là, dans des endroits inattendus, sous des décombres, dans les terrains vagues, dans les buissons ou les haies... Étrange, mais appétissant. Je rôdais, intrigué. D'autres que moi reniflaient, perplexes et tentés. J'essayais de résister, mais les odeurs étaient là, partout, et tournaient dans l'air doux du soir. Et puis j'ai craqué, une odeur de PIZZA AUX CHAMPIGNONS a eu raison de ma méfiance. Le morceau de pizza était là, abandonné sous une haie, je l'ai saisi d'un geste vif. Et CLAC ! Un bruit métallique a retenti. Une grille était tombée devant moi qui voulais fuir. J'ÉTAIS PRIS AU PIÈGE !

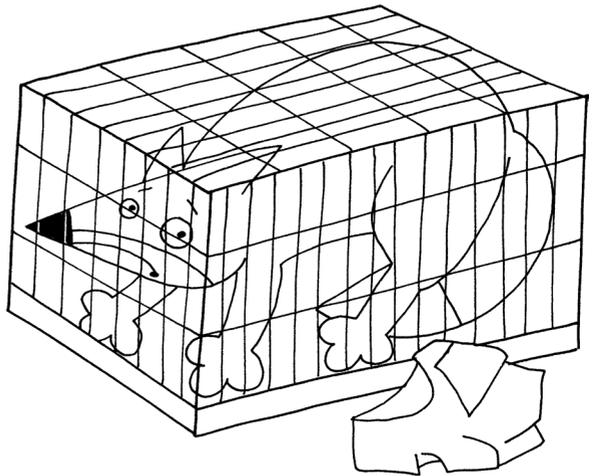
Des soupirs effrayés s'échappent des poitrines de l'auditoire.

– J'ai lutté, mais j'ai vite compris que c'était inutile. Alors, je me

suis tapi, couché, et j'ai réfléchi. Si j'avais été plus mince, plus sportif, moins nourri de pizza, j'aurais peut-être été plus rapide et j'aurais pu m'échapper. Je ne le savais pas encore, mais j'avais mangé mon dernier morceau de pizza aux champignons...

Dans l'ombre de plus en plus épaisse, j'ai entendu d'autres claquements métalliques, des cris de rage. D'autres renards, piégés comme moi, glapissaient et gémissaient sur leur sort.

La nuit était tombée, épaisse et noire...



– Oh, Médard, c'est épouvantable ! Comment t'es-tu sorti de ce mauvais pas ? demande Armelle, pleine de compassion pour son ami.

– Cette nuit a été la plus longue de ma vie !

Au petit jour, des hommes sont venus inspecter leurs pièges. Presque tous avaient fonctionné. Cinq renards, dont moi, avaient été pris. J'avais eu le réflexe d'ôter mon t-shirt et de le pousser hors de la cage et puis de coucher les oreilles en arrière, bien repliées contre ma tête. Mon oreille verte est une particularité rare, peut-être unique, et je savais que les humains aiment ce genre d'originalité. Je ne voulais ni rester en prison et être exposé

comme une bête curieuse, ni être transformé en col de fourrure à cause de cette oreille verte.

Les cinq cages ont été chargées dans une camionnette. Pendant le voyage, long et effrayant, nous nous taisions tous. Je réfléchissais au moyen de m'évader avant qu'on ne nous tue, mais il n'y en avait pas. Les cages, bien fermées, étaient solides. J'étais de plus en plus persuadé que nous allions mourir.

Ellébore, émotive, s'est mise à sangloter. Pitimia et Eléonore aussi. Et Eugénior à renifler.

– La camionnette s'est arrêtée, une fois, deux fois, trois fois, à chaque arrêt, une cage a été emportée. Au quatrième arrêt, c'est la mienne que deux hommes ont sortie. J'ai eu juste le temps de souhaiter bonne chance à la renarde terrifiée de la dernière cage.

Nous étions dans un bois. Ma cage a été posée sur le sol. J'étais toujours tapi tout au fond, oreilles bien collées sur la tête et yeux presque fermés pour qu'on n'en devine pas la couleur. Les hommes se sont reculés et, avec une corde, l'un d'eux a actionné la grille qui s'est relevée. J'étais LIBRE ! J'ai jailli comme une fusée et j'ai foncé droit devant moi. J'ai couru aussi vite et aussi loin que j'ai pu.

Emportés par l'émotion, soulagés, tous les amis de la Compagnie se sont mis à applaudir de toutes leurs forces. Pyxar s'est jeté dans les bras de Médard et a éclaté en sanglots.

Médard a retrouvé son sourire. Il rassure tout le monde.

– Hé oui, nous ne partions pas à la mort. Les hommes de la camionnette étaient même là pour nous protéger. Nous avons été capturés pour être relâchés loin de la ville et de sa guerre contre le sauvage, loin des pièges et des boulettes empoisonnées.

Le jeunesse de Médard- La Compagnie de l'Arbre creux

– Il est déjà bien tard, je vous raconterai la suite demain, répète alors Médard, comme la veille.

III

Changement de vie

Et c'est encore une longue journée qui s'étire au soleil.

Les compagnons de l'Arbre creux sont songeurs. Ils sont soulagés que Médard ait retrouvé la liberté sans grand mal, finalement. Mais ils sont conscients que SA liberté, celle qu'il aurait choisie à l'époque, aurait sans doute été en ville, dans cet autre monde qui leur échappe.

Les adultes sont bien contents d'avoir échappé au béton et aux voitures mais ils s'inquiètent quand ils voient Pyxar, Hermelin et Perlin discuter avec animation de ce monde inconnu.

Les adolescents n'ont retenu de la ville que ce qu'ils pensent être ses bons côtés : les nuits illuminées, la musique, les fast-food aux poubelles généreuses... même les dangers leur paraissent romanesques et les attirent plus qu'ils ne leur font peur.

Les enfants jurent que jamais ils n'iront en ville, ou seulement quand ils seront grands. Jusque là, ils resteront ici, près de leurs parents.

Les travaux et les jeux de la journée arrivent à leur fin. Le grand feu du soir est allumé de bonne heure. Le rassemblement ne tarde pas et Médard reprend sa place centrale. Il garde le silence un moment, attendant que tout le monde se taise et puis raconte.

– Ces hommes qui veillaient sur la faune sauvage des villes, avaient voulu nous sauver la vie et nous avaient rendus à notre

milieu naturel.

Mais j'étais un renard des villes, moi ! Je n'avais connu que cette vie-là. Je mangeais des pizzas et des hamburgers, parfois de la glace fondue. Et dans les bois, j'ai eu beau chercher, pas de pizza !

J'ai trouvé un ruisseau où boire, la fraîcheur de l'eau m'a surpris et c'était merveilleusement agréable. Je n'avais connu que l'eau des flaques et des petits étangs. J'ai bu, mais je suis resté plusieurs jours sans manger. J'avais faim comme jamais.

Et puis, une odeur de champignons est venue me chatouiller les narines. J'en ai salivé de bonheur. J'ai cherché le bout de pizza, sans doute oublié par un promeneur, mais je n'ai trouvé que des champignons des bois. Affamé, je les ai croqués quand même. C'était les meilleurs champignons du monde, du moins, c'est ce qu'il m'a semblé. J'ai fait un excellent repas de champignons tout frais, humides de rosée.

Ce n'était pas la saison des champignons pourtant, et j'en ai découvert très peu. J'ai donc dû trouver autre chose. J'ai goûté des mûres et j'ai adoré ça. J'ai découvert d'autres baies, des racines... Tout ne me semblait pas si bon mais j'avais faim et je devais me nourrir à tout prix... sinon, j'en serais peut-être venu à croquer un petit oiseau, s'il était passé sous mon nez.

En bien peu de temps de cette vie et de ce régime, j'ai retrouvé la ligne. Et même la vitesse qui m'avait manqué lors de ma capture. J'ai trouvé à m'abriter dans des terriers abandonnés, entre les racines d'un arbre, dans un fossé, mais je ne me suis installé nulle part. J'étais trop occupé à survivre et à devenir, autant que possible, un renard des bois. Mais qui ne chasse pas et ne se nourrit pas de viande !

Je suis devenu expert en champignons. La fin de l'été en a fait pousser un peu partout dans les sous-bois. J'en ai ramassé en prévision de l'hiver. J'avais fini par trouver une tanière acceptable, juste assez confortable pour que je ne meure pas de froid quand le mauvais temps serait venu. J'ai fait les premières provisions de

ma vie. En ville, il y a des pizzas toute l'année.

Je me suis organisé tant bien que mal. J'apprenais tous les jours. Je sentais que je changeais profondément. Le jeune renard insouciant laissait la place à un nouveau Médard, plus prévoyant, plus réfléchi, beaucoup plus savant aussi. Et maigre comme un clou. Mais j'étais encore plus solitaire qu'avant...

C'est au printemps suivant que je me suis aventuré trop près de la ferme. Je ne crois pas que c'était juste parce que j'étais distrait par mes champignons : j'étais, malgré tout, resté curieux du monde des hommes.

Et je le suis toujours. Voilà pourquoi, de temps en temps, je sors de la clairière, je vais rôder vers le village et je vais chiper chez les humains, l'un ou l'autre petit trésor qu'on ne trouve pas dans les bois, comme ces graines de tournesol que j'ai offertes à Armelle.

Le récit de Médard est terminé. Les conversations reprennent. On le félicite. On l'embrasse. On lui tapote les épaules avec amitié.

Médard répond aux questions, apporte des détails, explique que son t-shirt jaune avait été taillé dans un t-shirt abandonné au pied d'un arbre.

Pyxar, Hermelin et Perlin lui demandent de dire et redire COMMENT est la ville, pourquoi elle est si lumineuse la nuit et ce qu'il y a dans ces vitrines brillantes.

Les petits crient que Médard est un héros, et peut-être même un super-héros. Ils chantent sur l'air des lampions « Vive Médard, notre super-renard, le roi des débrouillards ! ».

Léonard, songeur, le regarde avec admiration.

Médard tape dans ses mains.

– Il est tard, les amis. À cette heure, les enfants sages sont au lit depuis longtemps. Je vous souhaite une bonne nuit à tous, déclare le président de la Compagnie de l'Arbre creux. À demain !

Et chacun s'en va vers ses rêves et ses visions de l'autre monde, cauchemars pour les uns que l'épisode de la capture a effrayés, rêves angoissés pour ceux que tourmente la ville, avec sa guerre contre le sauvage, rêves d'aventures, de découvertes et d'exploits inédits pour les autres...